

Études littéraires africaines

Saga familiale, éthique et science-fiction : entretien avec Annie Lulu

Ninon Chavoz and Anthony Mangeon



Number 54, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098504ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098504ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chavoz, N. & Mangeon, A. (2022). Saga familiale, éthique et science-fiction : entretien avec Annie Lulu. *Études littéraires africaines*, (54), 175–183.
<https://doi.org/10.7202/1098504ar>

SAGA FAMILIALE, ÉTHIQUE ET SCIENCE-FICTION : ENTRETIEN AVEC ANNIE LULU

Paru en août 2022, *Peine des faunes* n'est pas à proprement parler une fiction du futur, mais une saga familiale qui s'étend sur plus d'un demi-siècle¹. Après avoir suivi une formation en philosophie, en droit et en sciences criminelles, Annie Lulu se tourne, selon ses propres termes, de « plus en plus totalement vers la littérature » : à l'occasion de la journée d'études « Futurs africains », le 16 novembre 2022, elle a accepté un échange autour de son deuxième roman.

Ninon Chavoz et Anthony Mangeon : *Vous vous attachez dans Peine des faunes à la destinée d'une famille que vous suivez sur cinq générations, de la vieille Omra, arrivée d'Éthiopie, à son arrière-arrière-petit-fils Jacob, en passant par l'aïeule Rébecca, sa fille Maggie et ses deux enfants, Jina et Viviane. En peignant cette fresque, qui s'étend sur plusieurs décennies et plusieurs continents, vous laissez volontairement de côté la grande histoire – celle de la décolonisation par exemple, qui a inspiré beaucoup d'écrivains francophones – pour vous concentrer sur la vie quotidienne, et notamment celle des femmes : pourquoi ce choix ?*

Annie Lulu : *Peine des faunes* est un texte très différent de mon premier roman, *La Mer Noire dans les Grands Lacs*, où la grande histoire rejoignait la petite, où la petite historiette de Nili se mêlait à l'histoire contemporaine de la jeunesse congolaise². Dans ce premier roman, mon héroïne décidait, en allant à la recherche de son père, de se laisser happer dans le mouvement citoyen de la *lucha* et elle transmettait à son enfant à naître une parole autour de ce qu'elle décrivait de façon très charnelle, très crue, comme étant le crime colonial. Cette fois, j'avais envie, j'avais besoin de changer complètement d'environnement, et ce pour plusieurs raisons. La première, c'est que tout le monde avait compris que j'avais beaucoup lu Césaire, Tchicaya U Tam'si et Paul Celan : en somme, je n'avais plus besoin d'écrire un texte poétique qui me ressemble ; je suis donc allée vers un type d'écriture qui ne me ressemble pas, avec énormément de dialogues, avec aussi des choix techniques très particuliers, parfois même ressentis comme bizarres : je pense notamment à la présence, à l'intérieur du texte, de genres considérés comme minoritaires, par exemple le roman d'anticipation ou le roman policier. Je ne fais que les frôler, sans jamais emprun-

¹ LULU (Annie), *Peine des faunes*. Paris : Julliard, 2022, 311 p. Pour un compte rendu de ce texte, voir le présent numéro p. 139-140.

² LULU (Annie), *La Mer Noire dans les Grands Lacs*. Paris : Julliard, 2021, 221 p.

ter aux techniques mêmes de ces genres. Mon objectif était de proposer quelque chose de très nouveau, de me renouveler dans ma pratique d'écriture. L'autre raison, c'est qu'au cours des dernières années, j'avais lu plusieurs textes d'auteurs caribéens, africains, souvent des hommes d'ailleurs, qui avaient pour particularité commune l'intervention d'une voix féminine. Ce pouvait être une femme en transit, au cœur de l'exil, une femme morte, une jeune fille qui erre de manière fantomatique dans les rues d'une ville détruite : dans tous les cas, cette voix féminine portait toute la souffrance, toute la douleur de son peuple. Je me suis beaucoup interrogée sur ce choix de faire parler des femmes dans les littératures dites francophones (même si je sais qu'on n'emploie plus cette expression aujourd'hui comme par le passé et que j'aurais plutôt envie, pour ma part, de parler des lettres françaises au pluriel). Une idée revenait : celle que le corps féminin, la voix féminine devraient être porteurs à la fois des marques, des stigmates du peuple en souffrance et en même temps d'une voie de rédemption, d'une possibilité de futur. Je vous avoue que ça m'agace. Mon idée, c'était de dire que les femmes africaines qui parlent, eh bien elles parlent : on commence donc par un dialogue, tout simplement. Dans ce roman, j'avais besoin de commencer à entrer véritablement en conflit avec des auteurs qui m'ont nourrie, avec une certaine idée de ce que c'est que l'oralité : il fallait que je remette tout cet héritage littéraire en question.

Maintenant, pourquoi avoir choisi une lignée de femmes ? Je m'intéresse à la transmission et pour moi, les femmes en sont le cœur : elles assurent une première transmission qui passe par la parole, par l'éducation, par la présence, par le champ domestique qui s'ouvre dans une maison quand une femme y vit avec des enfants (qu'elle soit leur mère ou non), et puis, bien sûr, il y a aussi la transmission physique. J'ai vécu cette transformation il y a très peu de temps et c'était comme un retour sans cesse à ma grossesse pendant que j'écrivais. *Peine des faunes* est venu ainsi, et ce roman a remis en cause l'idée que j'avais de la manière dont j'écrirai, après *La Mer Noire dans les Grands Lacs*. C'est un texte où j'ai introduit un certain nombre de nouveautés que j'avais envie d'expérimenter et c'est en même temps aussi une espèce de révolte, parce que les différentes figures féminines, très belles, que j'avais lues dans des textes contemporains ces dernières années ne me satisfaisaient pas pleinement.

N.C. & A.M. : *Vous parlez d'auteurs masculins, mais cette fresque familiale qui fait la part belle aux femmes pourrait en rappeler d'autres, récemment parues ou traduites sous la plume d'autrices francophones ou anglophones : on pense à la tétralogie inachevée de Bessora, consacrée à la « dynastie des boiteux », ou au roman de Namwali Serpell, *The Old Drift*, tout juste traduit sous le titre de Mustiks : une odyssée en Zambie* ³.

³ Voir : BESSORA, *Zoonomia. La Dynastie des Boiteux* : tome 1. Paris : Le Serpent à plumes, 2018, 376 p. ; Citizen Narcisse, *La Dynastie des Boiteux* : tome 2. Paris :

Ces textes vous ont-ils accompagnée dans votre propre travail d'écriture ?

A.L. : Non, c'est la poésie qui vient influencer mon écriture, plus que la lecture de romans. Du côté de la prose, les deux autrices que j'ai longuement lues avant et pendant l'écriture de *Peine des faunes*, ce sont Toni Morrison, que j'ai quasiment entièrement relue en anglais ces dernières années (que ce soit dans *The Bluest Eye* ou dans *Song of Solomon* ⁴, elle travaille cette question de la transmission par la femme qui m'intéresse beaucoup) et Herta Müller, une autrice roumaine qui écrit en langue allemande : en apparence, on est très loin des imaginaires dans lesquels mes personnages baignent au départ. Pourtant, ce sont des textes qui m'ont énormément nourrie. L'une des questions que je me posais portait sur l'immédiat passé et sur l'immédiat futur : à quel moment peut-on abolir cette projection ? à quel moment le futur devient-il un présent étendu ? Il me semble que cela survient lorsque toutes les générations sont en présence les unes des autres et c'est ce que j'ai essayé de faire dans ce texte : les cinq générations ne se rencontrent pas forcément directement, mais elles se côtoient. C'était une idée qui m'habitait et qui vient sans doute plutôt du travail de Toni Morrison.

N.C. & A.M. : *Le monde que vous imaginez dans une vingtaine d'années ne saurait être qualifié d'utopique : la guerre civile y fait rage entre les protecteurs, qui entendent défendre les « faunes », autrement dit les animaux, sauvages et domestiques, contre les brutalités humaines, et les « fauneurs » qui ne veulent pas renoncer à leurs habitudes de carnivores, voire de chasseurs. Les descendants d'Omra sont devenus des figures de proue du mouvement de protection des animaux : peut-on dire que dans votre roman, une certaine tradition africaine vient renforcer la pensée philosophique occidentale, actuellement de plus en plus sensibilisée à la question des droits animaux, comme en témoigne la récente Déclaration de Montréal sur l'exploitation animale* ⁵ ?

Le Serpent à plumes, 2018, 432 p. ; SERPELL (Namwali), *Mustiks : une odyssée en Zambie*. Trad. de l'anglais par Sabine Porte. Paris : Éditions du Seuil, 2022, 704 p. ; pour un compte rendu de ce dernier ouvrage, voir le présent numéro p. 145-146. Pour une comparaison des romans de Bessora et Namwali Serpell, voir : CHAVOZ (Ninon), « Généalogie d'une exception : les romans de génération chez Bessora et Namwali Serpell », in : COSSY (Valérie), LE QUELLEC COTTIER (Christine), dir., *Africana : figures de femmes et formes de pouvoir*. Paris : Classiques Garnier, coll. Rencontres, n°539, 2022, 539 p. ; p. 117-129.

⁴ MORRISON (Toni), *L'Œil le plus bleu*. Trad. de Jean Guiloineau. Paris : Christian Bourgois, 1995, 217 p. ; *La Chanson de Salomon*. Trad. de Jean Guiloineau. Paris : Christian Bourgois, 1996, 472 p.

⁵ La déclaration, relayée par de nombreux médias et appuyée par plus de cinq cents signataires, peut être consultée sur la page du Groupe de recherche en éthique environnementale et animale (GREEA) à l'adresse suivante : <https://greea.ca/declaration-de-montreal-sur-lexploitation-animale/> (c. le 19-11-2022).

A.L. : Cela fait plusieurs années que je suis membre d'un collectif qui soutient les luttes autochtones, en particulier les luttes autochtones nord-américaines. C'est grâce aux connaissances que j'ai acquises des mobilisations environnementales des peuples autochtones d'Amérique du Nord que je me suis demandé ce qu'il en était sur le continent africain. Que se passe-t-il quand un pipeline est construit ? Quand il y a de la fracturation hydraulique ? Quand il y a des déplacements de populations pour de grandes constructions ? Est-ce qu'il existe des mouvements écologistes de terrain ? C'est par la mobilisation autochtone nord-américaine contre le Dakota Access Pipeline en 2014-2015 que j'en suis venue à me poser la question de ce qui passait sur le continent africain. Et il se trouve qu'actuellement, on est en train de construire en Tanzanie le plus long pipeline du monde : cela fait maintenant deux ou trois ans qu'on réquisitionne des terres d'État, pour certaines classées parcs naturels, où vivent des populations que je choisis de nommer autochtones, parce qu'il existe des droits internationaux attachés à l'autochtonie, par exemple la déclaration des peuples autochtones des Nations Unies, fruit de plus de vingt ans de travail pour permettre la reconnaissance des droits des populations locales sur leurs terres face aux multinationales qui voudraient tenter de les faire exproprier. À l'heure actuelle, les populations *masai* du nord-est de la Tanzanie sont mobilisées contre l'EACOP (*East African Crude Oil Pipe Line*). Les tenants du « pour », qui estiment que ce pourrait être une manne économique importante pour le développement régional, tout en favorisant des échanges accrus avec l'Inde et la Chine, s'opposent aux tenants du contre, qui rappellent que ce pipeline traversera les routes de transhumance des grands mammifères, mettra en péril un certain nombre de lieux de vie et de modes de vie dans l'unique but de générer des profits. Partant de cette actualité, j'ai imaginé que ce pipeline avait été construit dès les années 1980, et qu'Omra, la matriarche de la famille, qui est aussi la sage de sa commune, se mobilisait contre cette construction. Ce que j'ai apprécié dans cette partie du récit, c'était la liberté dont je bénéficiais et qui me permettait d'inventer un personnage qui soit aussi un peu doté de pouvoirs magiques, une sorte de super-héroïne qui sorte des représentations standardisées, telles qu'on a pu les voir au cours des dernières années dans de très beaux films. Pensez à toutes les super-guerrières du Wakanda ⁶ : peut-être que ce sont aussi juste des vieilles femmes qui connaissent bien l'herboristerie... J'ai donc essayé de mélanger un peu le passé et le présent à partir d'une perspective autochtone, ou au moins alliée de l'autochtonie. Forcément, cela implique de remettre en cause un certain nombre de choses que nous considérons comme acquises dans l'histoire de l'écologie telle que nous la pratiquons en Europe. Je pense par exemple à une certaine tendance malthusianiste, qui incite ceux qui y adhèrent à affirmer que nous serions trop nombreux sur la planète : c'est un point de

⁶ Annie Lulu fait ici référence aux films *Black Panther* (2018) et *Wakanda Forever* (2022) de Ryan Coogler.

vue très critiquable, qui correspond à une culture très située à un moment donné, à un certain rapport à la maternité et à l'histoire du féminisme. Ce qui m'intéressait, c'était d'aborder la question du lien entre les différents vivants, et singulièrement entre le corps féminin et le corps animal, en faisant un pas de côté, à partir d'expériences, d'années de discussion avec des camarades autochtones qui sont en lutte, un peu partout à travers le monde.

N.C. & A.M. : *Effectivement, par le jeu de l'homophonie et par la description de certains personnages – on pense notamment au sinistre Samuel, assassin de Maggie –, vous établissez insensiblement une équivalence entre tueurs de femmes et tueurs de faunes, autrement dit entre le criminel et le carnivore... Une telle équivalence n'est-elle cependant pas problématique dans la mesure où elle impliquerait une forme de banalisation du crime, puisque tout porte à croire, par exemple, que beaucoup dans cette salle ont déjà mangé ou continuent à manger de la viande, mais qu'aucun n'a, jusqu'à nouvel ordre, mis fin aux jours de sa compagne ? La logique radicale de certains personnages ne se retourne-t-elle pas contre cette association faite pour frapper les consciences ?*

A.L. : Dans la lignée de femmes que l'on suit, la causalité est clairement énoncée par Omra : ceux qui mangent du sang vont vers la violence, ont des comportements violents. Ce n'est pas forcément ce que moi, l'autrice, je pense, c'est ce qu'un de mes personnages propose ; d'autres personnages formulent des hypothèses différentes, de sorte qu'on obtient, à la lecture du roman, un spectre de positions plus variées. Il est vrai pourtant qu'une des propositions fortes des héroïnes de *Peine des faunes*, c'est l'idée que le fait de disposer du corps des femmes de manière violente n'est que le reflet d'une violence plus généralisée contre le corps des Autres : il y aurait un problème des hommes avec l'altérité. Cela ne veut pas dire pour autant que les propositions sont interchangeables : ce n'est pas parce qu'on peut admettre qu'une insensibilisation à la violence sur d'autres corps nous conduit à la pratiquer que forcément, parce qu'on est des mangeurs d'autres corps, on va devenir des criminels pour le genre humain. Ce qui fait qu'on ne peut pas passer d'une proposition à l'autre, c'est précisément le spécisme, c'est-à-dire le fait qu'on considère l'être humain comme une espèce à part. Parce qu'une femme n'est pas une vache, une poule, etc., la proposition d'Omra nous paraît choquante. En réalité, l'aïeule a aboli la frontière entre l'animal humain et les autres animaux, elle se sent beaucoup plus proche des bêtes qui vont être déplacées à cause de la construction du pipeline que de ses voisines villageoises qui ne pensent qu'à leur confort matériel et à celui de leurs enfants. Les idées défendues par Omra, je les ai moi-même entendues dans la bouche des activistes de l'Afrovégan Society, qui établissent un lien direct entre l'animalisation des corps des Africains dans l'histoire américaine et le traitement dégradant réservé aux animaux aujourd'hui. Ce que j'ai trouvé particulièrement intéressant, c'est de mener des recherches et d'entrer en

rapport avec des personnes qui pensent ce lien. Selon elles, il n'y a pas une violence qui serait acceptable, explicable, et une autre qui ne le serait pas : il y a une même racine de la violence et, culturellement, elle va être acceptée dans certains cas et pas dans d'autres. Et c'est là tout le problème : peut-être que si cette violence n'était jamais acceptée, elle pourrait être éradiquée. Nous vivons dans un monde où le rapport à la violence est à la fois démesuré et caché. Si le féminicide qui a lieu à l'intérieur du roman et la violence contre le corps animal sont mis en parallèle, c'est parce qu'il s'agit de deux phénomènes énormes mais invisibles : ce n'est pas volontairement caché mais on a appris à vivre avec.

N.C. & A.M. : *Dans ses dernières pages, votre roman pose tout de même un certain nombre de questions éthiques parfois perturbantes : le personnage de Jacob finit ainsi par développer la conviction selon laquelle il est légitime de tuer un homme pour protéger un animal sans défense, ce qu'il théorise dans un essai intitulé Théorie de la légitime défense par substitution. N'y a-t-il pas là un saut moral dont la fiction permet de mesurer l'ampleur ?*

A.L. : Jacob est confronté au problème plusieurs fois dans sa vie : il se retrouve dans des situations où il assiste à de la violence contre d'autres êtres, des animaux de différentes espèces. Ce petit garçon est surprotégé par les femmes de sa famille ; parce qu'il était le premier homme né après l'assassinat de sa grand-mère par son mari, il grandit avec l'idée qu'un jour, ce monstre sortira de prison et qu'il devra lui faire face. Cet homme, son grand-père Samuel, lui apparaît comme une abomination : c'est non seulement un tueur de femmes, mais un tueur de faunes, quelqu'un qui ne respecte pas la vie, le vivant. Jacob grandit dans cette névrose familiale qui est censée le pousser à tuer un jour, en assassinant à son tour le meurtrier de sa grand-mère. L'expérience de cette rencontre va provoquer chez lui une réflexion qui le pousse à abandonner l'idéologie. Ce que je trouve beau chez ce personnage, c'est sa tentative de survie intellectuelle dans des circonstances complexes : comment être un homme dans une telle famille, marquée par le traumatisme du féminicide ? C'est un bagage très lourd et au moment où il se retrouve face à l'homme dont il vient, son grand-père, Jacob est contraint de faire un choix éthique. Le choix qu'il fait en définitive n'est pas du tout celui que j'avais imaginé au départ... mais finalement j'ai changé d'avis. Je me suis dit qu'il fallait que le personnage vive et fasse ce qu'il voulait – peu importe ce que je pense, moi. Jacob, aujourd'hui, pourrait être considéré comme un écoterroriste : c'est un jeune homme qui théorise le fait que les autres créatures n'ayant pas d'armes et parfois n'étant pas en mesure de se défendre contre les êtres humains qui, eux, peuvent tuer à distance, il faut intervenir en leur faveur et faire exister une légitime défense pour les autres créatures. À l'époque où il propose cela, dans un futur très proche, les animaux ont acquis la personnalité juridique, comme c'est en train de se passer graduellement pour les animaux domestiques à l'heure actuelle. Dans la société où il vit,

il est donc interdit de tuer et d'exploiter les animaux, mais il y a encore des hommes qui le font. Que faire face à cela ? Jacob propose un système de légitime défense dans lequel l'animal ne pouvant se défendre lui-même, un être humain intervient pour le secourir. Bien sûr, pour nous, c'est une aberration parce que nous sommes héritiers de l'humanisme qui met l'être humain au cœur de toutes les préoccupations, mais ne laisse aucune place à d'autres espèces, en dehors de l'humanité. La question qu'on peut se poser est la suivante : le propos de Jacob est une aberration aujourd'hui, mais qu'en sera-t-il demain ? Il y a quelques années, un fleuve a obtenu la personnalité juridique ! Des choses se passent dans nos sociétés, qui nous poussent à interroger notre suprématie humaine. Même si parfois le propos peut paraître provocateur, il y a des racines philosophiques anciennes à l'idée selon laquelle l'altérité ne serait pas exclusivement humaine. On se rend compte aujourd'hui que l'activité humaine, entièrement centrée sur le progrès économique et social, est un véritable souci parce qu'elle a été développée et planifiée de façon antagoniste avec notre propre bien-être en tant qu'espèce vivant en accord avec les autres. Toutes ces pistes de réflexion sont présentes dans *Peine des faunes*, même si, à l'origine, c'est juste l'histoire d'une famille de femmes qui doivent faire face à un féminicide.

Public : *Ce dont vous parlez très justement, c'est de la question de la convergence des luttes. Vous expliquez vous être appuyée sur le témoignage des populations autochtones nord-américaines et vous exposez certaines évolutions contemporaines, mais j'aurais souhaité connaître un peu votre ressenti sur l'état de la question en France par rapport au reste du monde. À votre sens, quelles sont les impasses et les opportunités qui se présentent aujourd'hui ?*

A.L. : Sur ce sujet, je ne suis pas compétente pour formuler autre chose qu'une opinion. Cela dit, je trouve qu'il est très important pour un artiste, quel que soit son art, de laisser son travail être traversé par les questions essentielles pour son époque. Cela ne signifie pas que c'est la mission de l'artiste, mais pour ceux et celles qui veulent se laisser traverser par l'urgence écologique ou la condition féminine, il est fondamental que leur travail soit un lieu où ils puissent le faire – et où puissent donc s'exprimer des opinions. Cela ne signifie pas forcément que les raisonnements proposés dans les œuvres sont valides ou valables, mais ils expriment une émotion par rapport à ce qui se produit. Pour ma part, ce que j'essaie de mettre en avant, c'est le fait que dans des situations géographiques, sociales et culturelles différentes, des comportements différents devraient être réfléchis. La plupart de mes personnages sont complètement végétaliens en vertu d'une très vieille tradition, issue du mélange de plusieurs imaginaires juifs africains : la matriarche est éthiopienne et a épousé un homme d'origine juive yéménite. C'était une façon pour moi de rendre hommage à la communauté juive qui vit aujourd'hui au pied du Mont Meru en Tanzanie et qui contemple le paysage que voit la vieille Omra. Mais c'est

une tradition que j'ai inventée et qui ne reflète pas la situation de mes camarades autochtones. Le problème, en l'occurrence, ce n'est pas le fait de prélever ce dont on a besoin pour survivre, y compris en tuant d'autres êtres comme ils le font : je pense qu'on ne doit pas proposer une espèce de solution universelle – le véganisme par exemple – qui ferait fi de toutes les traditions et pluralités de modes de vie, ce serait du totalitarisme. Mais nous qui vivons aujourd'hui dans des zones hyper-urbaines avec une concentration de population qui n'a rien à voir avec celles que connaissent les peuples autochtones, nous ne prélevons pas autour de nous pour survivre, nous organisons une boucherie, dans des conditions si mauvaises qu'elles peuvent conduire à des zoonoses. Des millions de bêtes sont alors tuées en quelques jours au prétexte qu'elles ont une grippe. 56 milliards d'animaux d'élevage sont ainsi élevés pour être tués chaque année et on en jette 46 %. N'est-ce pas une folie ? Quand cette démesure va-t-elle cesser ? C'est cette limite que le roman essaie de poser.

Public : *Avez-vous été influencée par Mes quatre femmes de Gisèle Pineau, qui organise aussi son roman autour du dialogue de quatre personnages féminins dans la géologie de l'histoire ?*⁷

A.L. : J'ai découvert ce texte en juillet, quasiment au moment de la parution de *Peine des faunes*. J'aurais aimé le lire avant parce qu'il m'aurait énormément nourrie. Je pense néanmoins que même si la transmission entre femmes est importante, il faut toujours réintroduire l'Autre, lui faire une place. C'est pourquoi la solution dans mon roman vient d'un petit garçon, qui a un comportement très viril, ce qui ne l'empêche pas de porter un futur potentiellement lumineux. Si j'en reviens à la question de la transmission entre femmes, je pense que ce qui est essentiel, c'est de comprendre la prise de conscience de Nyanya : au moment où elle apprend la mort de sa fille, elle se rend compte qu'il ne suffit pas de dire à sa fille qu'il faut être libre. Il faut aussi donner l'exemple : elle-même a acheté son bonheur en acceptant son mariage avec un riche commerçant avec qui elle a très peu de choses en commun. Dans l'ensemble, c'est une famille matriarcale où les femmes sont fortes, ont des caractères bien trempés : celle qui finit assassinée était une des seules lycéennes de Tanzanie à son époque, elle étudie Emily Dickinson et apprend à sa mère à lire et à écrire. On parle donc de femmes qui ont un futur merveilleux, qui ne viennent pas de la pauvreté. La question de la transmission se situe donc aussi ailleurs que dans les conditions sociales, ailleurs que dans les possibles au sens social et culturel. En réalité, il faut déplacer le curseur : toutes ces femmes se sont transmises pleines de valeurs dans cette famille et ça n'a pas empêché que l'une d'entre elles soit tuée. C'est pourquoi, dans le texte, la transmission a également lieu, de façon essentielle, des femmes vers les hommes.

⁷ PINEAU (Gisèle), *Mes quatre femmes : récit*. Paris : Philippe Rey, 2007, 184 p.

Public : *Diriez-vous que votre roman est un roman décolonial ?*

A.L. : Moi, je raconte des histoires et je me donne beaucoup de liberté. Par exemple, je ne considère pas mon premier roman comme un roman féministe : on écoute la voix d'une femme qui va accoucher et qui raconte à son enfant son histoire. Cette femme est née en Roumanie, comme moi, d'un père congolais, comme moi – sauf qu'à ma différence, mon personnage a grandi en Roumanie avec une mère roumaine et sans son père. Elle décide donc d'aller au Congo trouver qui est son père et au début, tout ce qu'elle veut faire, d'ailleurs, c'est lui casser la figure. Ce n'était pas un texte que j'envisageais comme féministe : ce qui m'intéressait, c'était cette figure du père et l'idée que cette jeune femme, pour s'épanouir, pour se compléter, avait besoin de s'inclure dans une généalogie qui était une généalogie paternelle. J'avais donc une approche très différente. Néanmoins, c'était un texte qu'on pourrait peut-être dire décolonial : en tous cas, l'héroïne procède à une inversion des valeurs. Le Nord devient le Sud : elle quitte l'Europe pour aller vers l'Afrique ; pour elle, l'endroit où elle est née, c'est la mort, et l'endroit où elle arrive, où elle est arrêtée, torturée, c'est la vie. J'ai essayé de renforcer cette inversion de la boussole par différents procédés d'écriture. En ce qui concerne *Peine des faunes*, je ne sais pas si on peut dire que c'est un texte féministe ou un texte décolonial – ce qui est certain, c'est que ce texte défend des idées féministes ; il y a aussi une proposition, un peu provocante, mais qui cherche à faire parler autour de la question du corps féminin et de l'urgence écologique. Il me semble que cette idée qui consiste à introduire une porosité entre le corps animal et le corps humain, notamment le corps féminin, n'est pas absurde : c'est quelque chose à quoi on devrait réfléchir. Une partie de mon parcours, des luttes auxquelles j'ai eu la chance de pouvoir participer ou que j'ai pu rejoindre, même de loin, viennent traverser mon travail. Et puis je vais rencontrer les gens : si je veux savoir ce que pense un descendant d'esclaves afro-américains sur le véganisme, je vais lui demander, et si je ne peux pas le rencontrer, il y a aujourd'hui les réseaux sociaux, on peut s'écrire, se téléphoner... Il faut aller vers l'Autre, et c'est ainsi que je construis mes romans.